

PORTE DONNANT  
SUR LA  
VOIE

*Des Rails*

*Un Hiver  
au Printemps*



# Sommaire

Anick Baulard – <i>Un aller simple</i>	page 2
Françoise Coulmin – <i>TGV</i>	page 4
Alain Birouste – <i>A vide</i>	page 5
Gisèle Guertin – <i>Chemin de faire</i>	page 7
Laurent Quessette – <i>Le Train de Noël</i>	page 8
Marie-Laure Koutsaftis – <i>Paysages du train en hiver</i>	page 14
Emmanuelle Nuncq – <i>Le Magicien et la fée</i>	page 15
Diane Descôteaux – <i>Train de vie</i>	page 20
Claudine Bertrand – <i>On prend toujours le dernier train</i>	page 21

*Des Rails*, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #11 : Un hiver au printemps

10 avril 2011

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanwedingen ([suzanne.vanwedingen@gmail.com](mailto:suzanne.vanwedingen@gmail.com))

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand ([claudine5000@hotmail.com](mailto:claudine5000@hotmail.com))

Couverture : Madeleine Zeller

Contributeurs : Anick Baulard, Claudine Bertrand, Alain Birouste, Françoise Coulmin, Gisèle Guertin, Marie-Laure Koutsaftis, Emmanuelle Nuncq, Laurent Quessette.

*Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.*

# *Un aller simple*

Anick Baulard

Il l'avait échappé belle ! S'il n'avait pas été réveillé par une forte migraine, vers six heures, il ne les aurait pas entendus arriver, les keufs, pour évacuer le squat de Belleville. Juste le temps de ramasser son sac à dos oreiller et d'alerter les autres, il avait enjambé la fenêtre donnant sur la cour et avait filé par la ruelle. Ah, la course ! Il avait entendu de loin les cris, le choc des portes qu'on défonce. Mouloud avait sûrement eu moins de chance que lui ; Mouloud, le pote, celui qui l'avait empêché de «faire une connerie», six mois auparavant. Le squat où il l'avait amené était devenu son port d'attache, pas brillant, mais quand on a perdu la même semaine son boulot et son appart, faut pas en demander trop ; tout ça pour une meuf qui n'en valait pas la peine...

Il avait marché, au hasard, le sac mal arrimé lui battant les reins, une pierre au creux de l'estomac. Il avait déambulé pendant des heures, jusqu'à ce banc sur le quai d'Austerlitz, éphémère escale. Se poser, faire le point : il n'avait plus d'endroit où aller, pas un sou, à peine un reste de sandwich recroquevillé au fond du sac, c'était maigre !

C'est alors qu'il aperçut un bout de carton beige, oblong, coincé entre l'assise et le dossier du banc. Un billet de train ! Un aller simple Paris-Toulouse en première classe, échoué là on ne sait comment... Si seulement ça avait été un billet de cinquante euros, mais là, franchement, quel intérêt ? Dépité, il allait l'abandonner sous le banc lorsque, soudain, ce fut l'illumination : ce billet, il n'avait pas été composté, il allait pouvoir se le faire rembourser, ça devait valoir des sous, ce truc-là, de quoi «voir venir». Quittant ce banc providentiel, il se dirigea vers la gare d'Austerlitz toute proche. Toulouse, la ville rose, le Capitole... tous les clichés éculés se bouscuaient dans sa tête... Il ne la connaissait jamais, lui, la basilique Saint-Sernin.

A l'horloge de la gare, vingt-deux heures six, déjà ; un seul guichet ouvert, et une queue interminable. Et puis, la voix sensuelle du haut-parleur : «Le train à destination de Toulouse partira à vingt-deux heures dix-huit, quai numéro vingt six». Alors ce fut l'impulsion, l'irrépressible élan : pourquoi n'irait-il pas à Toulouse ? A quoi bon ce fric qui ne ferait que reculer l'échéance ? Une nuit dans un wagon de première classe, comme un bourge... Voilà le quai vingt six, le train sombre et trépidant. Il court, voici le wagon des premières, il grimpe sur le marchepied, tourne la poignée...

C'était encore un de ces vieux trains à compartiments. Il fit coulisser l'une des portes vitrées et fut tout de suite comme envoûté par un léger parfum qu'il ne connaissait pas. Vide ou presque, le compartiment. Il se laissa tomber sur la banquette et c'est alors qu'il la vit, assise en face de lui : une femme jeune, à ce qu'il pouvait en juger à la lumière jaune du plafonnier, pas vraiment belle, mais racée, d'une élégance dis

crête, tailleur un peu «province», valise de cuir fauve dans le porte-bagages. Elle paraissait assoupie. Tant mieux, il n'avait guère envie de faire la conversation. Il se sentait un peu déplacé dans ce décor douillet, au charme suranné...

Un coup de sifflet, et le convoi s'ébranla. Cette fois, il ne pouvait plus reculer ; par la fenêtre noire, il voyait défiler les lampadaires, de plus en plus vite. Il s'en voulait déjà de n'avoir pas négocié ce fichu billet. Il extirpa de son sac le reste du sandwich et le mastiqua sans entrain ; il était épuisé et sa migraine l'avait repris. Il faisait bon, cependant, dans ce train, il étendit ses jambes sur la banquette, cala sa tête contre son sac et, bercé par le roulis régulier du wagon, il s'endormit.

Ce fut un courant d'air froid qui l'éveilla soudain. Immédiatement, il réalisa : la porte du compartiment était ouverte, la vitre du couloir baissée et une silhouette vêtue d'un tailleur «province» s'y penchait dangereusement, elle était déjà à demi engagée au dehors. Il eut juste le temps de la saisir aux chevilles et de l'entraîner dans le compartiment.

Il la reçut tout contre lui, agitée d'un tremblement qu'elle ne pouvait maîtriser. Il la tenait serrée, ses rudes mains écorchant le chemisier de soie, il reconnaissait, en ses cheveux dénoués, le mystérieux parfum de tout à l'heure. Elle se détendait, peu à peu, puis vinrent les larmes, silencieuses, creusant leurs rivières sur ses joues, inondant ses mains à lui.. Il se mit à la bercer, tendrement. Cela dura longtemps, longtemps, il aurait voulu que cela durât toujours... Elle s'endormit soudain, comme on tombe. Il l'allongea près de lui, sa tête sur ses genoux, puis il se mit à sculpter son visage de ses doigts hésitants, encore et encore, jusqu'à ce que les larmes aient séché.

Premières lueurs de l'aube, on arriverait bientôt. Il fallait remettre un peu de distance entre eux afin qu'elle ne fût pas gênée de cet instant d'abandon devant un inconnu. Le train ralentit. Elle s'était éveillée et n'osait croiser son regard. Il s'efforçait, lui, de regarder dehors... «Mesdames et Messieurs, dans quelques instants nous arriverons en gare de Toulouse ». Elle se leva, il lui descendit sa valise, et le train s'immobilisa.

Il l'aida à descendre sur le quai qui ressemblait à tous les quais du monde... Toulouse ou Paris, finalement, quelle différence ? Qu'est-ce qu'il lui avait pris ? Un coup de tête imbécile... Il lui tendit sa valise, mais au lieu d'en saisir la poignée, elle glissa doucement sa main sous son bras, l'entraînant avec elle, inexorablement. Ils n'avaient pas échangé une parole, et pourtant, à cet instant précis, il en fut certain : il y aurait encore pour lui «des lendemains qui chantent».

Alors il se prit à sourire en frôlant, au fond de sa poche, un morceau de carton oblong : Paris-Toulouse, un aller simple...

# TGV

Françoise Coulmin

Vent sirrocco  
Sur prés pelés  
Vastes panoramas  
De pentes en pentes  
Horizons incertains  
Verts brumisés des forêts  
Se chevauchant

Se confondant  
Jusqu'au couchant  
Qui va les isoler

Loin loin  
En chapelets  
Le mystère des grottes

Courses momentanées  
Des rails et de la route  
Et secousses en détresse  
Au croisement d'express  
Vies happées  
Éphémères  
Témoignages furtifs

Attente d'un arrêt  
Pour quelque appartenance  
Enfin.

# *A vide*

Alain Birouste

Du wagon où j'étais .

J'ai enjambé le ciel.

Plus rien à quoi se raccrocher.

Me voilà baigné de vide en cet air d'absence.

Nulle part où tomber.

Poser le moindre regard devient impossible.

Repères enfuis.

Bouger.

Mouvements sans retenue, sans frottements.

Déplacements vains.

S'avancer sans progresser.

Revenir sans être allé.

Grimper sans gravir.

Aller la tête en bas sans connaître le renversement.

Les membres s'agitent, sont agités. Se coordonnent un peu.

Essai de nage, sans élément, sans immersion, sans objet.

Une froideur court sur mon corps qui cherche à se replier, se recroqueviller,

Voudrait se retrouver.

Je parviens à toucher mon genou.

Ma main se réjouit au contact de cet obstacle.

Je peux compter mes doigts et leur faire tapoter une matière, mon corps.

Je touche mes cheveux. Ils sont dressés, raides, nombreux, serrés,

Alignés en métaphores céréalières.

Desserrant mes lèvres, je gobe des bulles d'air, les tourne sept fois en manège de langue.

Libérées, elles s'envoient.

Mes mots planent enveloppés, sans sons, sans dire. Mots muets.

Mes yeux ne savent plus voir, ne s'accrochent plus. Le rien est invisible.

J'appuie un index sur mon globe droit. Je perçois des sensations.

Une vision interne où la couleur existe. Elle est là, enfouie sous mes paupières.

Préservée de cet ailleurs sans nuance, sans odeur, sans mot, sans forme.

Un ailleurs hors ailleurs qui n'existe qu'à partir des frontières de mon être.

Le monde est mon corps dans ses limites.

Me reste à faire le tour de moi. Me visiter.

M'approprier ce qui est moi en touchant, caressant, pinçant, aimant.

Une vie à tourner autour de soi pour découvrir que l'on n'est qu'enfermé dans ses limites.

Que l'on n'est que tel que l'on est.

Découvrir et accepter son image sans miroir. Est-on encore image au milieu d'un vide ?

Perdre la globalité de son corps.

Se totaliser dans une somme de membres ajustés les uns aux autres.

Partir vers de nouveaux possibles. Aller se voir de dos, s'étirer jusqu'à perdre de vue ses

orteils, se souffler des mots tendres dans l'oreille gauche, dissimuler son visage sous les

aisselles, s'enfouir en soi, en paix, dormir un peu et atteindre l'autre bout du vide.

# *Chemins de faire*

Gisèle Guertin

Si j'empruntais les durs chemins de faire  
qu'un à un j'éveille les bois dormants  
secoue le ballast  
inexorablement propulsée  
vers les rails de l'esprit

Si d'office un long ruban de mots se déroulait  
suite ininterrompue : paysages  
forêt, rivière, roc de la pensée

Si j'agitais  
le mouchoir d'une longue reconnaissance  
rouge, parmi tant d'autres

Je mesurerais dès lors la route parcourue  
long va-et-vient de longue date

Ticket sans talon  
semelles usées  
dédouanée de mes doutes  
ne regardant ni devant ni derrière  
je suspendrais la fièvre aux bâtons de mes reins  
je serais poussières de sens  
et rigoureux chemin de tout commencement  
de tout achèvement



# *Le Train de Noël*

*Un conte*

Laurent Quessette

*pour Ilona et Inès*

## I

Le premier jour, il mit les rails.

Le deuxième jour, il construisit la gare.

Le troisième jour, il acheta une locomotive.

Le quatrième jour, il fixa les compartiments et quelques wagons.

Le cinquième jour, la chaudière ronronnait.

Le sixième jour, les marchandises étaient chargées.

Le septième jour, il prit le train.

## II

Il était près de 19 heures lorsque la mère rentra dans la chambre.

Il ne se cachait ni sous le lit ni dans la petite armoire.

Les murs tremblèrent légèrement.

Elle ne regarda pas sa montre. Elle savait qu'il était 19 heures 04.

Imperturbable, le train exécutait le cercle de son parcours.

### III

Le père, une fois n'était pas coutume, arriva en retard ce soir-là.

Des télégrammes courraient le long des lignes de chemins de fer, informant les gares de la Compagnie de la disparition du garçon.

Déposant sa sacoche, la maison se mit à trembler.

Il était forcément 20 heures 18.

Il trouva sa femme assise.

Dans la chambre, le train poursuivait sa course, sans se préoccuper du passager qui manquait à l'appel.

## IV

Des années après, il se souvenait de son escapade en train. Il aurait voulu voir au-delà du chemin de fer ce qu'il y avait. Ne jamais s'arrêter. Comme le train reçu le Noël d'avant son échappée. Les médecins de la Compagnie parlaient de fugue. Il avait été placé sous surveillance. On craignait une dromomanie, à savoir, selon les savants en blouse blanche, cette maladie du voyage ferroviaire encore diagnostiquée quelquefois. Il n'aimait pourtant ressentir en lui que le frottement des rails et de la machine. Point n'était besoin de suivre un traitement. Fallait-il soigner l'amour ? Pouvait-on guérir celui, inconsidéré, pour le train ? Était-ce sa faute si ses deux parents travaillaient à la Compagnie (en ce temps-là, il n'y en avait qu'une), s'ils avaient toujours habité cet ancien corps de garde à côté de la voie, si l'express de 7 heures à destination de la capitale le réveillait tous les matins, si le lourd convoi du soir annonçait l'heure de se mettre au lit, si les départs en vacances chez l'oncle et la tante (gardes-barrière évidemment !) s'effectuaient toujours en train ?

Après tant d'années rythmées par la vie de l'horloge de la gare, n'importe quelle existence serait devenue ferroviaire.

## V

Il tenait enfin sa revanche sur la Compagnie. Depuis que des employés de bureau (qui n'était même pas situé dans le pays) avaient obtenu la suppression du monopole de transport par chemin de fer, une Compagnie concurrente sollicita son expertise d'ingénieur ferroviaire.

Finie la construction de machines ! Le moment du départ était venu.

Son septième jour recommençait.

## VI

Pour Noël, il avait hésité avant d'offrir un train à son enfant.

# *Paysage du train en hiver*

Marie-Laure Koutsaftis

Pavillons décatés  
Serres éclatées  
Vieux arbres  
Implorant  
Brisés  
Nus  
Géants dont la superbe  
Fut dévorée aux vers  
Traces grisâtres  
Neige changée en boue  
mais  
Juste un peu de lumière  
assez  
Pour façonner le vide  
Habiter  
Nourrir  
Combler  
Transfigurer.

# *Le magicien et la fée*

Emmanuelle Nuncq

**-Paris, décembre 1924-**

La neige, toute la nuit, avait sans discontinué recouvert l'île de la Cité, maintenant entièrement blanche. Il était six heures du matin, et le monde semblait dormir encore. Seul un homme âgé, vêtu d'un long pardessus noir et coiffé d'un melon, marchait dans la neige fraîche, pas encore foulée aux pieds. Georges, car s'est ainsi qu'il se prénom-mait, souffrait de graves insomnies. Il ne pouvait dormir plus de deux heures par nuit, au-delà de quoi d'affreux cauchemars peuplés de fantasmagories noires et menaçantes, de monstres mécaniques cliquetants et de visages effrayants le réveillaient en sursaut. Chaque nuit, il rêvait qu'il mourrait, et chaque matin, il se réveillait en ayant la sensation étrange que son rêve était la réalité, et que le monde était un rêve.

Ce matin-là, le cauchemar avait été encore plus dur que les précédents, et Georges, en ouvrant sa fenêtre pour respirer un peu d'air frais, tant il avait eu la sensation d'étouffer, vit qu'il avait neigé. Un sourire fugace se dessina sur son visage et releva les coins de sa bouche, perdus dans une barbe aussi blanche que la couche ouatée qu'il admirait. Il soupira longuement et respira à pleins poumons l'air froid et piquant de décembre. Georges décida de sortir. Cette décision aurait paru extraordinaire à tous ceux qui le connaissaient, s'ils l'avaient apprise, car depuis que la faillite avait eu raison de lui et de ses rêves, il n'avait pas encore mis le pied dehors une seule fois. Cela faisait plusieurs années maintenant que Mathilde, son unique domestique, s'occupait de lui et posait ses repas à la porte de son bureau, et cela faisait plusieurs années qu'elle les rapportait presque intacts à la cuisine.

Quand la vieille servante, pleine de surprise et de respect, déjà réveillée elle aussi, lui ouvrit la porte après lui avoir passé son manteau sur les épaules, la lumière crue d'un soleil naissant, froid et glacial d'hiver lui fit presque un choc. Georges baissa les yeux, mais tout ce qu'il vit d'abord, ce fut une tache rousse, causée par l'éblouissement du soleil en face, qui lui sembla apparaître sur chaque objet sur lequel il posait ses yeux: sur les rangées de buis désordonnés, sur son allée de neige, sur le portail noir en face de lui... Georges s'habitua à la lumière et avança le pied sur la marche. Ses jambes eurent, tout comme ses yeux, du mal à se réhabituer à leur fonction première. Il pensa renoncer un



instant à sa promenade : c'est qu'il avait bien besoin d'une canne. Mathilde le devança en lui en tendant une, qui reposait dans le rangement prévu à cet effet depuis bien une vingtaine d'années. Georges ne l'avait plus utilisé depuis l'époque où... ce n'était encore pour lui qu'un accessoire ajoutant à sa tenue parfaite de jeune premier, et non pas un simple soutien. Tant pis, se dit-il. Georges se rendit compte à cet instant qu'il ne pouvait plus rien contre le temps qui le grignotait.

Alors il descendit lentement les marches, et se dirigea vers le jardin. Arrivé aux grilles qui marquaient l'entrée de sa propriété, il entendit seulement sa porte se fermer derrière lui. Mathilde l'avait veillé jusque-là, l'accompagnant de son regard. Georges sourit. Cette vieille domestique tenait plus à lui que sa mère ne l'avait jamais fait. Malgré le vent froid, le soleil levant arrivait à percer un peu. Georges ferma les yeux et tendit son visage vers lui, le laissa l'envahir de chaleur, depuis les sillons de ses rides jusqu'au plus profond de son corps. Il referma les lourdes portes d'acier derrière lui et laissa sa carcasse de momie le porter sans y penser jusqu'à la gare Montparnasse.

Les voitures et les omnibus traçaient des ornières dans la neige fraîche et les voyageurs, fourmis pressées, entraient et sortaient à la file, leurs bagages à la main, leurs chapeaux sur la tête. Georges entra dans le hall principal de la gare et s'arrêta, les poings dans les poches, seul être immobile au milieu de cette foule grouillante, en bord de marge. Il aimait les gares mais n'aurait jamais pu expliquer pourquoi. Une personne qui se serait penchée sérieusement sur son cas aurait peut-être dit que c'était tout simplement parce qu'elles lui offraient une liberté dont il avait bien besoin. Les trains qui partaient vers d'autres horizons étaient une porte de sortie à son inconscient torturé. S'il revenait toujours ici, c'était parce qu'au plus profond de lui même, il ne rêvait que d'une chose: partir, et tout laisser derrière lui. Après tout, que perdrait-il, excepté Mathilde? Absolument rien. Mais Georges était devenu lâche, angoissé, terrorisé. Il n'avait pas toujours été ainsi, bien au contraire. Autrefois, aucun rêve n'était trop grand pour lui, aucun projet n'était trop fou, aucun obstacle n'était un défi trop dur à surmonter. Seulement, quelque chose dans sa vie -la malchance peut-être, le diable, ou le destin, selon ce à quoi on croit; avait détruit tout ce qu'il avait été, ses projets, ses rêves et ses ambitions. Aujourd'hui, il n'était plus qu'une coquille vide, mue seulement par les rouages mécaniques de son cœur qui se faisait vieux.

Noël approchait: dans deux semaines, les familles seraient réunies pour fêter la naissance du Christ, échanger leurs cadeaux, leurs baisers et leurs reproches de l'année. Des lumières électriques, semblables à des rangées de petites lucioles, avaient été installées partout, ainsi que des branches de sapin vert et des décorations rouges et or. Ça sentait bon la forêt, le froid piquant de la neige, le métal et le charbon des trains, et les pains d'épice. Georges fronça les sourcils et ferma les yeux, attiré par des souvenirs d'enfance pleins de rires et de chaleur. D'où venait cette odeur, d'ailleurs? Il rouvrit les yeux, regarda les quelques pièces qu'il venait de sortir machinalement de sa poche, et se mit en quête de la senteur épicée, le nez en l'air, comme un chien d'arrêt. C'était d'une petite

boutique que venaient les délicieuses effluves de cannelle. Une dame assez âgée la tenait. Elle portait des joues rouges, un tablier sur son ventre rond et un sourire sincère sur sa figure. Pour un peu, Georges l'aurait confondue avec les poupées qui l'entouraient, parce qu'en plus de vendre des douceurs, elle vendait des jouets. Son échoppe en était remplie, un savant échafaudage, et à la voir ainsi, on se demandait comment cela se faisait que tout puisse tenir en équilibre sans dégringoler par terre.

Georges s'approcha et désigna d'un mouvement du menton les pains d'épice qui lui avaient mis l'eau à la bouche. La vendeuse le gratifia d'un joli sourire et remplit un sachet en papier de gâteaux en forme d'étoiles ou de cœurs, qu'elle lui tendit en un geste franc. Georges le prit, lui donna les quelques centimes demandés et bredouilla un « merci » inaudible. La vendeuse pencha la tête sur le côté, pareille à un oiseau, eut un moment de flottement et lui demanda :

— On se connaît, non? Georges rougit d'abord, imaginant un instant que se cachait derrière cette phrase une tentative de séduction, puis il observa attentivement la vendeuse. Effectivement, il lui semblait avoir déjà vu cette femme. Il connaissait ce sourire au coin duquel se cachait un baiser, ces yeux un peu ailleurs, mais ne parvint pas à mettre un nom, une date ou un lieu de rencontre sur ce visage bienveillant. Une date? Voilà ce qui l'intrigua: cette femme, il avait du la connaître bien des années plus tôt. Plus jeune, plus brune. Mais avant qu'il ne parvienne à mettre le doigt sur ses souvenirs, la vendeuse reprit :

— Georges, c'est toi? Qu'elle le tutoie et l'appelle par son prénom l'effraya au plus haut point, lui qui n'avait plus l'habitude des rapports humains. Avaient-ils été intimes? Si c'était le cas, elle se vexerait qu'il ne se souvienne de rien. C'est qu'avant, il était très courtois, et des femmes, il en avait connu des dizaines. Alors il répondit en souriant :

— Oui, c'est moi.

— C'est moi Charlotte! Charlotte Faës, ajouta-t-elle, tu ne te rappelles pas de moi? Georges sourit encore en imaginant cette femme, qui portait le nom d'une fée, en porter aussi le costume. Quelque chose lui disait qu'elle l'avait déjà fait. Charlotte se frappa le front de sa main, sourit et précisa: enfin Jeanne, c'est vrai, je suis idiote, à cette époque-là je m'appelais Jeanne d'Alcy. Soudain, tous les souvenirs de Georges remontèrent à la surface, s'imbriquèrent, et il se rappela, malheureusement :

— Oui, Jeanne, c'est vrai. Je me souviens. Il baissa la tête. Pour un peu, il en aurait pleuré, mais il retint ses larmes. Jeanne représentait tout ce qu'il avait vécu de plus heureux, et qu'il avait si bien réussi à oublier. Pour se donner une contenance, et peut-être éviter de parler, il mangea un pain d'épice.

— Alors, qu'est-ce que tu deviens? Georges mâcha lentement. Comme il détestait cette question... C'était en partie pour l'éviter qu'il ne sortait plus de chez lui. Cela l'aurait forcé à remuer trop de choses douloureuses. Mais Charlotte, ou Jeanne, sembla comprendre son désarroi :

— Ben tu vois, moi, après la faillite, j'ai trouvé cette bicoque-là, dit-elle, changeant

de sujet. Je ne me plains pas, c'est sûr, les paillettes et la gloire, j'y ai plus droit, mais les étoiles dans les yeux des gosses remplacent celles auxquelles je rêvais avant. J'adore vendre ces jouets, et puis, rien n'est aussi bon que les sucreries. Ça amadou même les vieux messieurs comme toi, ajouta-t-elle en riant et plantant ses yeux venus d'autres mondes dans les siens. Georges apprécia ce rire, qui n'avait rien de moqueur et qui sonnait comme un grelot. Il rit aussi, et mangea un deuxième petit pain d'épice. Après un silence, Jeanne redevint sérieuse, et soupira :

— Tu sais, ça me fait vraiment plaisir de te voir.

Cette petite phrase, en apparence anodine, fut prononcée avec tant de tendresse qu'elle réchauffa le cœur de Georges, et le décida à revenir.

Le lendemain, il avait encore neigé toute la nuit, ses cauchemars avaient pris une autre tournure, moins cruelle, et Georges revint à la petite boutique de jouets et de sucreries de Charlotte. Entre deux voyageurs pressés, ils discutèrent du bon vieux temps. Les sifflements des trains et les cris des chefs de gare les interrompaient souvent, et ils se taisaient alors, les yeux dans les yeux, attendant de pouvoir reprendre. Au début, Georges eut du mal à se livrer, et puis, les heures passant, il y prit goût. Jeanne avait le don de lui faire voir les choses avec un filtre rose, sans nostalgie, sans rancœurs. Ce fut comme une légère brise qui lui fit oublier l'espace d'une matinée les soucis qui l'avaient rongé pendant près de vingt ans.

Georges revint le surlendemain, et les autres jours aussi. La perspective de parler avec Charlotte le remplissait d'une impatience qu'il n'avait jamais connue, d'une énergie qu'il chérissait. Mathilde ne le reconnut bientôt plus : ce fut comme s'il rajeunissait à vue d'œil. Bientôt, il n'eut plus besoin de sa canne, et on le vit saluer, sur le chemin qui le menait à la gare, tous les passants d'un coup de chapeau, le pas alerte, le dos droit et le sourire porté haut comme une bannière. Bientôt, le visage de Charlotte, avec son baiser posé au coin des lèvres, vint remplacer ses cauchemars, et il l'imaginait parfois venir se perdre au coin de sa barbe. La gare Montparnasse et les trains qui y circulaient n'avaient plus le même sens pour lui désormais. Il n'avait plus envie de fuir. Il voulait être ici et maintenant, ancré dans son monde, acteur de sa vie, et le fait d'être, lui et Charlotte, les seuls à ne pas s'en aller quand tous couraient autour d'eux, lui arrachait des sourires. Pour la première fois depuis longtemps, il avait des envies d'avenir.

Au matin de Noël, Georges se leva, réveillé par une pensée heureuse, et non par un cauchemar, pour la première fois depuis bien longtemps. Quand il arriva à la gare, il n'y avait personne en dehors de Charlotte et de lui. Le matin de Noël, tout le monde est au chaud, excepté les célibataires, alors le hall était vide, les trains silencieux, et les odeurs de fer et de charbon avaient disparues. Ça ne sentait plus que les sucreries et le sapin. Charlotte l'attendait dans sa boutique, mais aujourd'hui, elle ne portait pas son tablier blanc. A la place, elle avait revêtu une robe rose et évaporée qu'elle n'avait pas mise depuis bien longtemps.

— Tu as vu, dit-elle en le voyant avancer vers elle, la lissant du plat de la main, je rentre encore dedans. Georges sourit et la regarda.

— Tu ressembles vraiment à une fée, douce Jeanne. Il sortit ses mains de ses poches, forma un cadre avec ses doigts et fit semblant de la filmer. Elle se mit à rougir.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Je ne ressemble plus du tout à ce que j'ai été. Cela fait bien longtemps que je ne suis plus la muse du grand pionnier du cinéma.

Georges Méliès, pour toute réponse, sourit et fit apparaître dans ses mains de magicien, qui tant de fois avaient filmé, et tant de fois avaient fait rêver, une bague de fiançailles.

\*

Ce matin-là, un baiser de fée se posa au coin d'une barbe blanche, et des rires sonnèrent comme des grelots.

# TRAIN DE VIE

Diane Descôteaux

d'abord une gare  
puis cette ville à l'entour  
que le train sépare

faire entrer juillet  
et du train par la fenêtre  
les coups de sifflet

lire le journal  
à bord des trains de banlieue  
vrai sport national

cette place assise  
auprès de lui dans le train  
de la vie est prise

vivre à fond de train  
jusqu'à ce que mort s'ensuive  
sans bride ni frein

# *On prend toujours le dernier train*

Claudine Bertrand

Des mots dissimulés  
comme mémoire voilée  
se disposaient incertains  
sur des pages froissées  
à l'heure du soir

Au creux de la main  
qui sonde l'univers  
morcelé fragmenté  
émerge familière  
une voix entre silence et bruits

Dans l'espace qui ouvre l'horizon  
papiers et lettres  
abandonnés à eux-mêmes  
s'envolent par la fenêtre  
le récit avait trouvé sa chute

À l'arrivée du train  
étranges cris d'oiseaux  
pour accueillir les voyageurs  
la plupart exilés

Après les ravages écologiques  
les désastres historiques  
ils attendent, désemparés  
dans le couloir des pas perdus

Leurs voix s'éraillent  
entre eux des mots s'échangent  
à ranger dans leur mémoire  
tels des instants volés